Un volume indispensable :

L'ÉDUCATION SEXUELLE

par JEAN MARESTAN

(Nouvelle édition. — 200e mille.)

Cet ouvrage, dont le succès est tout à fait exceptionnel, et qui a été traduit en plusieurs langues, paraît, en une édition nouvelle, revue et augmentée. C'est un des plus clairs et des plus remarquables qui aient été décrits sur cette importante question. L'auteur ne se contente pas de donner aux jeunes gens et aux époux de précieux enseignements théoriques et pratiques que tous devraient connaître. Sans nul souci des opinions conventionnelles, en un style dénué d'hypocrisie, attrayant à lire comme un roman, il traite sous tous ses aspects, avec toutes ses conséquences sociales, le problème des sexes.

Extrait de la Table des Chapitres : Des Moralités néfastes. — Les Organes et le Mystère de la Génération. — Dans lequel il est traité de l'acte d'amour et de la puberté. — La Loi d'amour s'impose à tous, ou les dangers de la continence absolue. — De l'hygiène en général et de l'hygiène sexuelle en particulier. — Sur les rapports conjugaux et leur fréquence normale. — Maladies vénériennes et syphilis : Moyens de les reconnaître et de les éviter. — Procédés scientifiques et pratiques de préservation sexuelle. — La Stérilité. — Epousailles. — Les difficultés de l'initiation. — Signes de grossesse et soins à donner aux accouchées. — L'avortement et son traitement. — La Fécondité normale chez les êtres vivants et ses conséquences. — La sélection artificielle. — Les déviations morbides. — Egalité des sexes. — Mariage et Union libre.

Un beau volume de 336 pages, illustré.
En vente : Librairie A. Pécot, 35, rue Charlot, Paris

Prix **15** fr., franco recommandé **15.75**

Aucune expédition n'est faite contre remboursement.

Le Gérant : TOUTAN.

Gasnier, Imp., 39, rue de Bretagne, Paris

N° 161. MAI 1936.

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3e

Tél. Archives 65-24 Compte Chèques Postaux 239-02

ABONNEMENT ANNUEL : **12 fr.**

MANUEL DEVALDÈS

Félix Le Dantec

et

L'Égoïsme

Groupe de Propagande par la Brochure

Au Lecteur,

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite ; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre ; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « *La Brochure Mensuelle* ».

Pour la France: un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.

Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois, 3 fr. 50.

Contre un timbre de 0 fr. 50, nous expédions 3 brochures différentes à titre de spécimens.

Abonnement Extérieur, tarif postal réduit : **1 exemplaire** chaque mois **4.50, 2** exemplaires 6.75. — **Nations sans** accord postal : 1 exemplaire chaque mois 6.00, 2 ex. 8.50.

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : *Bidault-Paris*, 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.

AVERTISSEMENT

Ce n'est pas parce que maintenant je me qualifie d'individualiste socialiste, ni parce que je fais plus volontiers appel à l'égo-altruisme qu'à l'égoïsme tout court, que mes écrits anciens auraient à mes yeux perdu leur valeur.

L'objet de ma pensée n'a pas cessé d'être l'individualisme, c'est-à-dire, dans mon esprit, l'épanouissement de l'individualité dans la mesure où il n'entrave pas le même épanouissement chez les autres individus.

En critiquant la thèse soutenue par Le Dantec dans son célèbre livre, c'était à ce critérium que je me référais, comme je le fais encore aujourd'hui tout en employant un vocabulaire parfois un peu différent de celui d'alors. Car je continue de considérer que l'individualisme tel que je le conçois doit toujours être le but des méditations du penseur et de l'activité du propagandiste.

Dans mon désir que cet individualisme atteigne à la positivité et qu'il se généralise, qu'il ne reste pas la caractéristique, souvent purement verbale, d'une poignée de révoltés, — dans mon individualisme constructif, donc, — j'ai été amené à considérer les moyens propices à ces réalisations et je me suis aventuré sur le domaine encore peu exploré de l'individualisme socialiste, qui consiste en une synthèse de deux réalités : l'individu et la vie en

société. Il est à peine besoin de dire qu'étant individualiste, le socialisme que j'envisage doit être le plus libertaire possible, mais qu'aussi, étant constructif, étant réalisateur, il doit s'inspirer des réalités de la nature humaine et des nécessités de la vie sociale.

A cet écrit de 1912, je ne trouve, en conséquence, rien à changer: les principes sur lesquels je fondais mon raisonnement sont toujours miens. Au surplus, le lecteur attentif constatera dans les présentes pages que mes idées d'aujourd'hui étaient en germe dans celles d'hier.

M. D.

FÉLIX LE DANTEC ET L'ÉGOISME

I

L'œuvre nouvelle de M. Le Dantec, *L'Egoïsme, seule base de toute société,* a une histoire. La conception en naquit chez lui au cours de la grève des chemins de fer de 1910 et se précisa lorsqu'un « apôtre enthousiaste de la révolution » (1) vint solliciter sa protestation contre l'arrestation des organisateurs de la grève. « J'ai été mis au pied du mur par un visiteur qui me demandait de « flétrir le gouvernement », écrit M. Le Dantec. Notre scientiste fut fort embarrassé: il déclara qu'il ne voyait pas clair dans la question, mais il promit de l'étudier, sans, naturellement, pouvoir préjuger si sa réponse satisferait révolutionnaires ou conservateurs. Celle-ci est contenue dans l'œuvre d'aujourd'hui, mais elle ne contentera probablement aucun des deux partis, car si son auteur semble retirer tout espoir aux révolutionnaires, c'est à l'aide de tels arguments que la conservation sociale en sera bien ébranlée. Quant à nous, individualistes anarchistes, nous ne pouvons que nous réjouir de la publication de ce travail, qui, malgré ses défauts, contribuera puissamment à la libération de ceux qui, l'ayant lu, médité, compris, s'en seront intelligemment assimilé l'enseignement et s'en souviendront pour agir.

L'Egoïsme, seule base de toute société, est un livre extrêmement touffu et profond. En conséquence, c'est avec un peu d'appréhension que j'en aborde l'analyse et la critique. Pourrai-je, dans la place restreinte dont je dispose, restituer exactement, en la condensant, la

(1) Il s'agit ici de Miguel Almereyda. (*Note de 1936.*)

science de M. Le Dantec, c'est-à-dire ce qu'il nous apporte comme résultat de son expérimentation biologique, et rendre fidèlement sa pensée personnelle, autement dit faire la synthèse des affirmations non vérifiées, des hypothèses et des conseils qu'il fait découler de son observation scientifique ? Sans doute mon étude sera-t-elle très incomplète, car le temps et l'espace me font défaut. Je m'estimerai satisfait, cependant, si les réflexions que m'a suggérées ce livre font naître chez un certain nombre de nos camarades le désir de le lire.

***

Pour se défendre, relativement aux mobiles qui l'ont conduit à écrire cet ouvrage, contre toute erreur susceptible de naître chez le lecteur à la vue de son titre, fait d'un mot méprisé, et à celle de son épigraphe : « Si l'égoïsme est la base de notre édifice social, l'hypocrisie en est la clef de voûte », M. Le Dantec expose sa situation et l'état d'âme qui en résulte pour lui : On croira peut-être, dit-il, « que mon livre est l'œuvre d'un homme aigri, ayant souffert de l'égoïsme et de l'hypocrisie de ses concitoyens et n'ayant pas obtenu de la société ce qu'il se croyait en droit d'en attendre. Au contraire, je suis peut-être l'un des seuls hommes qui n'aient rien à envier à personne, tout ce que j'ai entrepris ayant réussi au delà de mes espérances. Je me considère comme un des favoris de la fortune; j'ai eu pour maîtres les hommes les plus éminents; j'ai été entouré de gens agréables et honoré de précieuses affections. Je suis un satisfait et je ne désire rien de plus que ce que j'ai. »

Enfin, il invite le lecteur à voir dans son livre, non des opinions ou l'expression de préférences personnelles, mais seulement des déductions qui se sont imposées à lui avec le caractère de vérités scientifiques indiscutables.

Malgré cette déclaration, faite évidemment en toute bonne foi, je pense qu'en ce livre il faut faire deux parts : d'abord, les vérités expérimentales, qu'on ne peut qu'accepter; ensuite, les opinions, la plus petite part d'ailleurs. Car, quoi qu'en dise M. Le Dantec, il émet des opinions qui, parties d'une base sûre, peuvent pécher par la logique qui les a amenées. M. Le Dantec n'est pas en dehors de l'universel déterminisme. Sa logique peut être inspirée par un intérêt, sinon directement matériel, du moins social. La science est impersonnelle, on ne peut donc s'inscrire en faux contre ce que M. Le Dantec a vérifié, mais la logique est chose subjective et lorsqu'il fait des prévisions, tire des conclusions sociologiques, on peut les discuter, et lorsqu'il préconise une méthode d'éducation la combattre.

En admettant que, dans son œuvre scientifique, M. Le Dantec soit, comme on dit vulgairement, désintéressé, — traduisons : qu'il ne soit mû que par un intérêt moral, ou, pour préciser, intellectuel, — rien de plus normal qu'il soit également déterminé, dans ses opinions sociales, comme tout homme plus ou moins, par son milieu. Son milieu, c'est la bourgeoisie, — comme le mien est le prolétariat. Il a par suite intérêt à la conservation sociale, — comme j'ai intérêt à la révolution sociale. Sa situation dans la société, quelque effort qu'il fasse pour s'en abstraire,

le détermine dans le sens de la conservation sociale. M. Le Dantec est un conservateur.

Et, cependant, son œuvre présente est révolutionnaire, au sens où la science l'est. C'est que M. Le Dantec est divisé entre son intérêt intellectuel de scientiste, confondu avec l'impersonnalité de la science, qui le meut dans la voie de l'enseignement des vérités, et son intérêt social, son intérêt de classe, devenu un sentiment subconscient, qui le dirige vers l'éducation autoritaire et dogmatique sans laquelle aucune société d'inégalité économique ne pourrait exister.

Que M. Le Dantec me pardonne cet essai de psychologie fait à ses dépens, — courtoisement, toutefois, il me semble, — mais que je crois juste et nécessaire à la critique de son livre.

*
* *

Résumons ici la thèse de psychologie biologique de M. Le Dantec, la partie franchement émancipatrice du livre. Nous attaquerons ensuite ses idées conservatrices, — peu dangereuses, à la vérité, ce qui les précède en détruisant toute la valeur.

La biologie, science de la vie, enseigne avec Darwin la lutte et sa conséquence, la sélection, et avec Lamarck, l'adaptation.

La vie est un acte absolument égoïste et l'être vivant est en lutte contre l'univers entier, dans lequel il ne conserve sa place qu'au prix de triomphes incessants. L'idée de lutte est inséparable de l'idée de vie : « Etre, c'est lutter; vivre, c'est vaincre ». Mais à côté de la lutte se place un autre facteur de vie, l'habitude : « Vivre, c'est s'habituer ».

La lutte existe contre l'univers entier et par conséquent entre individus de même espèce. Pour rendre la lutte plus facile contre les espèces autres que l'humanité ou contre l'adversaire humain, la nécessité de l'association est apparue à un certain moment de l'évolution; ce fut l'origine de la société, alliance d'égoïsmes mutuellement utiles.

Toute association fait l'objet d'une convention. Dans les associations primitives, le respect des conventions était subordonné au maintien de l'égalité de la capacité de nuire de chacun des associés; il fallait que l'égoïsme de chacun d'eux non seulement trouvât dans l'association la satisfaction d'un intérêt, mais apportât à l'observance de la convention la sanction de la force. Puis, toujours d'accord avec l'intérêt, l'habitude vint d'observer la convention établie. Cette habitude, transmise aux descendants par l'éducation, à la faveur de la faculté d'imitation qui est dans l'être vivant, devint la tradition. Enfin elle finit par s'inscrire héréditairement dans la conscience individuelle. Aux habitudes traditionnelles ou héréditaires de cette nature on a donné les noms de « droit » et de « devoir », comme on a donné ceux de « bien » et de « mal » aux différentes attitudes observées par l'individu à leur égard.

Si la tradition est établie depuis assez longtemps, elle prend de plus en plus le caractère métaphysique d'une loi. La tradition suffit, par exemple, à rendre nécessaire l'acceptation tacite et involontaire de certaines conventions familiales. La tradition prolongée finit par imprimer dans la structure individuelle les notions morales enseignées. Quand ces notions ne sont

encore fixées que par tradition, il est relativement facile de les éliminer de l'individu, mais la difficulté est énorme quand elles le sont par hérédité.

C'est donc, en définitive, par la loi de l'habitude — ainsi formulée par Lamarck : « Toute condition importante, longuement prolongée dans l'ambiance d'un être vivant, détermine fatalement, chez cet être vivant, une modification adaptative », — caractéristique des êtres vivants et fondamentale en biologie, que s'explique l'origine de la plupart des notions métaphysiques absolues qui font partie de notre mentalité, telles que Dieu, le bien, le mal, le droit, le devoir, la justice, la vertu, l'honneur, etc.

Les notions métaphysiques imprimées dans l'être vivant, soit par tradition, soit par fixation héréditaire progressive, sont de nature absolue. Elles sont acquises définitivement et se transmettent de génération en génération, même si les conditions qui les ont fait naître ont définitivement disparu. On les considère généralement comme innées et fondamentales, alors que ce sont des survivances de conventions contractuelles, des conséquences de la vie sociale. Au sens étymologique du mot, ce sont des superstitions, qui subsistent indépendamment des contingences et peuvent même, quelquefois, devenir nuisibles dans des conditions nouvelles, après avoir été indispensables dans des conditions différentes.

Cependant, les notions métaphysiques qui constituent notre mentalité d'être social, notre conscience morale, ne sont pas le résultat d'habitudes si anciennes que nous soyons obligés d'en tenir compte dans nos actes avec la rigueur quasi-mécanique que

nous apportons à tenir compte des notions biologiques de l'instinct de conservation. Elles sont discutées, parfois inobservées; en ce dernier cas, l'hypocrisie entre en jeu, permettant la victoire de l'égoïsme, mais sauvegardant le principe d'obéissance à ces notions.

Au contraire, notre instinct de conservation, qui est, servi par la logique, le résumé héréditaire de l'expérience que nos ancêtres ont acquise du milieu extérieur en luttant contre lui, nous impose l'obéissance absolue à ses ordres, lesquels sont indiscutables, sous peine de mort parfois, de dommage personnel toujours.

L'instinct de conservation résume tous les actes nécessaires par lesquels se poursuit la vie d'un individu, tous actes égoïstes puisqu'ils concourent à la conservation d'une vie individuelle en lutte contre les facteurs ambiants. L'instinct de conservation et l'égoïsme ont donc des liens de parenté très étroits; souvent ils se confondent. Par suite, l'égoïsme est indéracinable dans la nature humaine et tant qu'il y aura des sociétés elles seront basées sur l'égoïsme, comme le sont d'ailleurs les autres sociétés animales, lors même que les apparences font croire à l'existence, à leur base, de motifs altruistes, telle la ruche. Un autre facteur qui le rend inextirpable, c'est l'ancienneté de son habitude, qui date de l'origine même de la vie, tandis que les notions métaphysiques ne datent que de l'origine des sociétés humaines.

Ce qui fait, en somme, la haute valeur de *L'Egoïsme, seule base de toute société*, c'est cette partie, où sont expliquées biologiquement, par le

transformisme, avec une heureuse profusion d'exemples, l'origine et l'évolution de ces notions absolues, métaphysiques et morales, qui sans cette interprétation demeurent incompréhensibles.

*
* *

Un mot, maintenant, sur l'égoïsme et sur son ombre, l'altruisme.

Si j'ouvre le Littré au mot « égoïsme », j'y lis que dans le langage dogmatique du moraliste, l'égoïsme est le « vice qui fait rapporter tout à soi » et que dans le langage philosophique c'est un « ensemble de penchants ou d'instincts qui servent à la conservation et à l'entretien de l'individu ». La première définition est une expression de flétrissure, la seconde une constatation scientifique. Et l'on comprend, en dernière analyse, que l'une et l'autre se rapportent à un même objet, considéré avec deux mentalités différentes.

Cette identité ne fait aucun doute lorsqu'on sort de la lecture du livre de M. Le Dantec, bien qu'en sa préface il fasse cette distinction: « Le mot « égoïsme » ne me satisfait pas pleinement; on a en effet donné à ce mot une signification psychologique qui en fait le qualificatif désignant une classe d'hommes, par opposition à une autre classe d'hommes, les « altruistes » ou gens dévoués. J'aurais donc peut-être préféré le terme « instinct de conservation ». Mais, à la réflexion, je me suis décidé à conserver le mot « égoïsme » en lui attribuant le sens étymologique que tout le monde comprend. »

Mais cette expression de « signification psychologique » montre que M. Le Dantec ne croit pas à l'altruisme en tant qu'attribut normal de la nature humaine, — ce qui ne l'empêchera pas, à la fin de son livre, de parler de l'action des gouvernants, de celle du sieur Briand notamment, comme s'ils étaient des altruistes. « Un véritable altruiste, dit-il cependant, mourrait incontinent. » Parbleu ! il n'y a que de faux altruistes, et qui vivent bien, très bien ! Je ne parle pas des sacrifiés à qui ces faux altruistes font faire, artificiellement, du véritable altruisme, et qui, effectivement, en crèvent. L'altruisme naturel, invention d'Auguste Comte, pape de la religion de l'Humanité, est un mythe : il n'existe normalement que le seul égoïsme chez l'homme.

L'égoïsme agit le plus fréquemment sous le masque de l'hypocrisie, — de l'hypocrisie de l'altruisme, du désintéressement, de la piété, — hypocrisie entretenue par la morale dogmatique, codification des fameuses notions métaphysiques, feu sacré sur lequel les maîtres de la société et leurs moralistes prostitués veillent d'autant plus jalousement que leur force et leurs privilèges reposent sur la présence de ces notions dans le cerveau de leurs esclaves. Ainsi, les maîtres, gens forts par le savoir ou par la propriété, souvent par l'un et l'autre, gens sceptiques aussi en général, se servent de ces notions métaphysiques, dont ils ont appris pratiquement l'inanité et qu'ils n'observent que superficiellement (1), pour subjuguer les

(1) « Si nous voulons que la France aille à la messe, ne devons-nous pas commencer par y aller nous-mêmes? La religion est le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles », dit l'hypocrite Mme de Langeais à son amant le général de Montriveau, dans l'*Histoire des Treize*, du catholique Balzac, qui a plus d'une fois « mangé le morceau ».

esclaves qui, par ignorance et nécessité de montrer « conscience blanche » afin qu'il leur soit permis de vivre, sont conduits à agir artificiellement en altruistes. Pourtant, chez ces faibles, l'égoïsme secoue parfois, plus ou moins maladroitement et inconsciemment, les chaînes dont il est entravé et il terrasse un instant la morale. Mais le faible — faible par religiosité et isolement — ne peut, par définition, agir cyniquement; il lui faut sauver les apparences devant sa « conscience » et devant la société, puisque l'égoïsme est un « vice » pour lui comme pour les autres. Et après sa « faute » ou son « crime », il se repent ou est châtié et reste esclave comme devant. Il va sans dire que ma sympathie va à l'homme qui pratique l'égoïsme ouvertement, et ce non dans un dessein autoritaire, mais libertaire. C'est notre individualiste anarchiste. Avouons cependant qu'il ne le peut pas toujours; point moraliste, je l'approuve de se dissimuler, lui, libertaire, tout en restant en droit, lui et moi, de dénoncer l'hypocrisie de l'autoritaire.

L'égoïste est l'ennemi des maîtres de la société. Aussi, pour raréfier la naissance de l'égoïste chez les esclaves, les maîtres tiennent-ils à ce que l'égoïsme soit un « vice ». J'ai cité plus haut les deux définitions de l'égoïsme que donne le Littré. Ce n'est pas un ouvrage accessible à tous : on y renseigne donc le lecteur, parce que c'est sans danger pour la classe régnante, puisque c'est un livre pour elle. Ouvrons maintenant au même mot le petit Larousse, ouvrage éminemment populaire: la définition scientifique est atténuée. Faute de place, direz-vous. Non, puisque, par contre, la flétrissure du moraliste y est renforcée;

une définition ne suffisait pas, on en a mis deux. Il y est dit que l'égoïsme est le « vice de l'homme qui rapporte tout à soi » et l'on y affirme en outre que « l'égoïsme est à la fois une imperfection du cœur et de l'intelligence » !

Le petit Larousse « sème à tout vent » — la mauvaise graine — mais dans des terres choisies !

Bons apôtres !

II

L'intérêt social de M. Le Dantec n'est pas le mien, pour cette raison péremptoire que je ne suis pas un satisfait (ce mot n'est pas pris ici dans le sens péjoratif). Qu'il souhaite « que la société continue » (et cela ne peut avoir qu'un sens : la société actuelle, la société capitaliste, car la révolution n'est pas la fin de la société, mais sa transformation), je le comprends. Mais lorsque, parlant pour tous, il dit : « Une révolution sociale me paraît une éventualité dangereuse pour tous, car personne ne sait ce qui en résultera. Notre égoïsme doit donc redouter ces terribles convulsions populaires et choisir des gouvernants qui soient capables d'en retarder l'échéance », je suis obligé de lui faire remarquer qu'il a tort de généraliser, car s'il a intérêt à la conservation sociale, j'ai intérêt, moi, à la révolution sociale, et je ne suis pas seul en ce cas. Mon insatisfaction n'est que l'expression de mon intérêt réel, dont j'ai conscience, intérêt réel qui est commun à tous les individus de ma classe, mais dont malheureusement le plus grand nombre ne sont pas conscients.

Car, pour moi, la « classe » est un fait indéniable. M. Le Dantec n'y croit pas; il accuse même le syndicalisme de créer la classe prolétarienne, qui n'existerait pas effectivement. Moi, j'y crois, parce que je sens terriblement son existence. La situation de M. Le Dantec peut l'aveugler au point de ne pas la voir en tant qu'homme privé, mais je m'étonne qu'en tant que biologiste il l'ignore : une de ses manifestations les plus caractéristiques n'est-elle pas dans la constitution progressive de cette « race des pauvres », si magistralement étudiée par Niceforo ? (1) Elle y est, là, la classe, imprimée héréditairement dans la structure individuelle, autrement qu'en mécanique morale, qu'en habitudes de mouvements; elle y est dans la matière organique même des individus.

Et cette constatation de M. Le Dantec : « La loi protège les capitalistes *contre* les ouvriers », n'est-elle pas une preuve de la lutte des classes ? D'ailleurs, M. Le Dantec raisonne constamment, dans la partie de son livre qui n'est pas purement biologique, sur l'antagonisme des classes. Et, au surplus, tous les sociologues qui tablent sur cette lutte, en faisant la constatation de celle-ci, font simplement dans le domaine social un travail analogue à celui de Darwin dans le domaine naturel.

Il existe bien dans le monde deux classes d'individus : d'une part, les riches, les capitalistes, les maîtres, les forts; d'autre part, les pauvres, les salariés, les esclaves, les faibles; en deux mots, expressions

(1) Voy. Alfredo Niceforo, *La Race des Pauvres* (*La Revue*, 15 juillet 1907), et aussi Charles Malato, *Les Classes sociales au point de vue de l'Evolution zoologique* (Paris, 1907). (*Note de 1936.*)

actuelles, les bourgeois et les prolétaires. Qu'il soit difficile, impossible même de les délimiter exactement, voilà qui est vrai. Mais, sur le rivage, peut-on dire où s'arrête la terre et commence la mer ? Il n'y en a pas moins une terre et une mer. Il y a entre les deux classes, mouvantes et soumises à des phénomènes d'endosmose et d'exosmose, une certaine marge indéterminée; elles n'en existent pas moins. Et c'est non seulement au point de vue philosophique de l'individualisme que je me place pour critiquer les conclusions de M. Le Dantec, mais encore au point de vue social d'une lutte de classes que d'ailleurs je conçois, au contraire du syndicalisme, sans religiosité ni étroitesse d'esprit. Action individualiste et lutte de classes ne sont pas pour moi contradictoires. Leur parité dynamique dans la lutte révolutionnaire me paraît incontestable, à moi qui ne conçois l'association que sur la base de la similitude des intérêts.

La position des individus dans l'une ou l'autre classe crée entre ceux d'une même classe des intérêts sociaux communs et entre ceux de classe différente des intérêts antagoniques. Il est possible qu'un grand nombre d'individus n'aient pas conscience et de cette solidarité et de cet antagonisme et qu'ils croient à la possibilité de la paix sociale — qui n'est autre chose que l'acceptation bénévole par les vaincus du triomphe des vainqueurs. Que les bourgeois se satisfassent de cet état de choses, c'est admissible; que les prolétaires fassent de même, ce ne l'est plus, et il est compréhensible que ceux d'entre eux qui sont conscients de leur intérêt (non, certes, de leur seul intérêt matériel immédiat, mais de leur intérêt social largement compris, lequel peut marcher de pair avec

l'autre, pourvu qu'on ait en soi idéalisme réaliste, sagesse et dignité stoïciennes) visent à détruire l'ordre de choses en question.

Or, quand on examine les causes de la force de la bourgeoisie et de la faiblesse du prolétariat, on s'aperçoit qu'elles sont artificielles, dans le sens où le sont toutes les créations de l'éducation. On peut logiquement concevoir, par suite, un approximatif rétablissement d'équilibre : l'amoindrissement de la force de la classe régnante au bénéfice de l'autre classe. Travail énorme, sans doute, mais non impraticable, puisqu'il se fait actuellement, encore qu'insuffisamment. Comment ? En détruisant tout l'artifice qui crée la sujétion d'une classe au profit de l'autre. M. Le Dantec constate l'effet de cette besogne lorsqu'il remarque l'actuel fléchissement du « respect ». Lui-même, malgré qu'il en ait, vient d'y contribuer par son livre.

En vertu de l'égoïsme foncier de l'homme, la logique de l'individu est déterminée par son intérêt personnel, — intérêt réel lorsqu'il en a pris conscience, intérêt fictif lorsqu'il se laisse abuser par les suggestions contraires à son intérêt réel que lui donne l'égoïsme d'autrui et qui se confondent avec les illusions qu'il porte en lui-même, fruits de son atavisme et de son éducation.

Cette conscience de son intérêt réel et de la communauté de son intérêt réel avec celui des gens de sa classe, quel bourgeois ne l'a pas intégralement ? Mais combien de prolétaires en sont dépourvus ! Combien voit-on de bourgeois trahir leurs intérêts en trahissant ceux de leur classe ? Bien peu. Et ceux qui le

font sont mus, puisqu'ils vont aux faibles, par un égoïsme supérieur, qui leur est du reste facile, puisque leur vie matérielle est assurée par la propriété. Ce n'est plus qu'économiquement qu'ils sont de la bourgeoisie; moralement, ils sont en dehors de leur classe. Par contre, le nombre est grand des prolétaires qui trahissent leurs intérêts propres en trahissant ceux de leur classe, pour finalement faire les affaires de la bourgeoisie. De ce mépris de leur intérêt réel et de la communauté de leurs intérêts réels par les prolétaires résulte ce fait absurde : un prolétariat innombrable, possédant virtuellement la force et cependant soumis à toutes les fantaisies — d'ailleurs légales — d'une poignée d'exploiteurs.

*
* *

On pourrait croire qu'ayant, derrière les « nuées », constaté le vide des « ciels » des religions mystiques ou positives; dissipé, comme Max Stirner, mais avec des moyens plus radicaux, les « fantômes » de la morale; vérifié que le droit est le masque de la force et le devoir une hallucination permanente; constaté que l'égoïsme est la loi de la vie et la mesure de la force de l'individu, que la lutte est universelle et que le fort est assuré de la victoire comme le faible doit être certain de la défaite — on pourrait croire qu'ensuite M. Le Dantec va s'écrier : De la lumière partout et pour tous; que nul n'ignore la vérité scientifique, afin que l'égoïsme des faibles soit en mesure d'affronter celui des forts; rétablissons l'équilibre; que la lutte soit honnête, à armes égales; qu'un peu de justice soit, dans la mesure où elle est possible !

Au contraire, ce que préconise M. Le Dantec, c'est une éducation qui entretienne les illusions et les mensonges. « Qu'arrivera-t-il donc, écrit-il, si, au lieu de continuer l'œuvre des siècles précédents, on enseigne aux hommes, non plus quels sont leurs devoirs, mais quels sont leurs droits? » Il arrivera cette chose terrible — pour les gouvernants — que les gouvernés ne supporteront plus leur esclavage.

« L'égoïsme primitif, continue-t-il, est très satisfait qu'on lui reconnaisse des droits; jamais les hommes ne s'insurgeront contre ceux qui leur apprendront la fragilité de la notion du devoir social, et ceux qui proclament les droits de l'homme sont assurés d'être bien vus par les hommes. » M. Le Dantec n'a sans doute jamais vu, par exemple, un crétin patriote du prolétariat s'insurger contre un intelligent anarchiste lui enseignant son droit, et le pouvoir, sans lequel son droit n'est rien, de ne pas se faire massacrer pour le compte des capitalistes de « sa » patrie. Autrement, il saurait que les fameuses notions métaphysiques entretenues par les moralistes ont tellement endormi l'égoïsme de la majorité des hommes qu'on a beau leur enseigner leurs « droits », ils ne veulent connaître que leurs « devoirs », et que leurs maîtres peuvent faire d'eux ce que bon leur semble — avec des garanties légales ! — en quoi les maîtres ont bien raison : qui, notamment, se considère comme chair à canon ne mérite pas mieux que de servir de cible à la mitraille.

Il suffit d'y mettre des formes — que ce soit légal. A l'église ou au tribunal — temple de la Justice — les simagrées doivent être accomplies selon le rite.

Il en est de même dans le reste de l'Etat. C'est pourquoi lorsque M. Le Dantec raille l'hypocrisie de ces « quinze mille » qui, après la grève des chemins de fer, entravée au bénéfice des capitalistes par une illégalité de Briand, blâmèrent notre actuel ministre de la justice, un peu par hypocrisie pour avoir commis cette illégalité, beaucoup pour l'avoir avouée à la tribune de la Chambre, il commet une erreur à l'encontre de l'esprit de ses conclusions : il faut que le culte de la Loi apparaisse intégral dans la conduite des gouvernants aux yeux des « poires » gouvernées, sinon les « poires » cesseront de croire à la légalité et alors il pourra encore se passer des choses terribles, comme en commettent déjà, dans le prolétariat — avec, en moins, la force publique qu'ont à leur service les bourgeois pour des actes identiques — ceux qui n'ont plus la religion de la légalité. Et il est plus pratique de gouverner à l'aide de la force de ruse (égoïsme masqué par les notions métaphysiques) que par la force de violence. Nous en revenons encore à la constatation de l'hypocrisie altruiste nécessaire aux gouvernants : ce sont des « altruistes », tout ce qu'ils font est dans l'intérêt de la Société, de la Patrie, de la Loi, etc., pour le bien de tous, pour autrui et non pour eux-mêmes et le syndicat d'exploiteurs dont ils font partie. Bons apôtres !

« Pour le biologiste, écrit encore M. Le Dantec, l'exposé des droits de l'homme revient à dire à un groupe d'individus : « Vous êtes plus forts que ceux qui vous « oppriment; unissez-vous et vous les opprimerez à « votre tour jusqu'à ce que la désunion se mette « parmi vous. »

Cela, c'est une opinion de M. Le Dantec. Elle contient plus d'erreur que de vérité. Si l'égoïsme fruste agit, il est possible qu'il en soit ainsi et il n'y aura rien de changé dans la société, sauf la place des individus. J'avoue d'ailleurs que la possibilité que les bourgeois soient un jour opprimés par ceux qu'ils opprimaient la veille n'éveille en moi aucune pitié. Cependant, je ne crois pas qu'il doive jamais en être ainsi, — à moins que ce ne soit opprimer le bourgeois que de l'obliger à travailler pour vivre ! Quoi qu'il en soit, si tout en préparant un milieu social propice à la paix, par l'équilibre entre la population et les subsistances disponibles, on suivait l'enseignement individualiste anarchiste, l'éducation libertaire, qui élabore un égoïsme élevé, on dirait au groupe d'individus en question : « Vous êtes plus forts que ceux qui vous oppriment; unissez-vous avec la volonté de ne plus être opprimés, ni d'opprimer personne vous-mêmes et vous serez délivrés de vos maîtres — jusqu'à ce que la désunion se mette parmi vous, si vous permettez qu'elle s'y glisse. »

C'est ce que nous disons, nous autres individualistes. Ei si nous ne réussissons pas à faire la révolution sociale, du moins faisons-nous des forts sur lesquels les gouvernants ont de moins en moins d'emprise.

En somme, plus clairvoyant que les religieux de maints partis « avancés », lesquels s'appuient le plus souvent sur des idées métaphysiques nouvelles ou plutôt renouvelées, et rarement sur la vraie base révolutionnaire : l'égoïsme, M. Le Dantec, qui tient à ce que la société actuelle continue — encore qu'il fasse tout pour qu'elle s'effondre — se rend parfaitement

compte que la réhabilitation de l'égoïsme au détriment des notions métaphysiques, que l'exaltation de l'individu contre le milieu social et contre l'autorité gouvernementale qui en est l'émanation est profondément révolutionnaire et que si elle était conduite méthodiquement et vastement, elle mènerait au bouleversement social. Et il va sans dire que puisque ces notions ont « du bon », qu'elles sauvent à chaque instant le pouvoir, il faut maintenir cette hypocrisie éducative qui permet de les étaler en façade pendant que derrière l'égoïsme a libre cours — aux dépens des imbéciles qui prennent ces notions au sérieux : les artificiels altruistes.

*
* *

Concluons.

Quelle doit être notre conduite en matière d'éducation ?

Que l'on poursuive un but de libération individuelle ou de révolution sociale (la seconde étant pour nous la résultante de la première multipliée), la dissolution des notions métaphysiques nuisibles, la conversion du caractère absolu des autres en caractère relatif, c'est-à-dire la destruction de la morale dogmatique, s'imposent comme une tâche de première urgence. Rétablissons l'équilibre égoïstique entre les individus des deux classes. Nous savons ce qui se passera ensuite.

Il faut que l'homme élimine de sa mentalité, dans la mesure du possible, toutes les notions métaphysiques absolues : l'élimination, chez un grand nombre d'individus, de la notion de Dieu nous prouve que ce n'est

pas impossible. Combien aussi se sont délivrés d'une quantité d'autres idées métaphysiques, par exemple l'idée de patrie, non en considération d'une autre idée métaphysique, telle celle de fraternité, mais sous l'impulsion de leur seul égoïsme. Il faut que l'homme soumette ses sentiments, réflexes moraux, au contrôle d'une raison mue par un intérêt réel. Il faut que toutes les abstractions (telles que droit et devoir) qui ont lieu d'être admises dans la mentalité humaine pour exprimer les rapports inter-individuels soient débarrassées de tout caractère sacré et que l'homme se rende compte si elles correspondent, en ce qui le concerne, à des réalités, auquel cas son égoïsme y trouvera l'expression de son intérêt réel.

Car nous concevons un égoïsme rationnel susceptible de conduire l'homme à une forme supérieure de possession, à ce que l'on peut appeler l'association individualiste, sorte de fédéralisme économique ou de communisme arrêté à la limite où la communauté deviendrait une atteinte insupportable à l'individualité, ou mieux à la personnalité. La propriété individuelle est en effet le grand écueil à toute harmonie sociale. « A partir du moment où le droit de propriété fut inscrit dans les codes et dans les mentalités des hommes — et il était impossible que cela ne fût pas — le rêve de fraternité humaine était une pure utopie », dit M. Le Dantec. Nous ne croyons pas impossible que par une meilleure compréhension de leur intérêt les hommes arrivent un jour, non pas peut-être d'un commun accord, mais sous l'action de la force agissante de la majorité, voire simplement d'une imposante minorité audacieuse, à supprimer le régime

de la propriété individuelle — ce qui ne serait pas opprimer les autres, mais ne pas se laisser opprimer par eux.

Que M. Le Dantec ne nous objecte pas: La vie est telle que je l'ai décrite, il n'y a rien à faire contre elle. — Dans une certaine mesure, les hommes peuvent la modeler à leur gré (ce qui n'est pas incompatible avec le concept du déterminisme), témoin l'évolution que l'homme a subie depuis les temps primitifs et dans laquelle les individus sont pour quelque chose, puisque avant l'hérédité se place la tradition, c'est-à-dire l'éducation.

*
* *

Soyons égoïstes, intelligemment, sagement, mais irréductiblement.

1912.

OUVRAGES DE MANUEL DEVALDÈS

en vente à la « Brochure Mensuelle »

RÉFLEXIONS SUR L'INDIVIDUALISME. Une brochure, 32 pages. 0 fr. 25.

Cet écrit fait en quelque sorte partie des « classiques » de l'individualisme anarchiste. On y sent une pensée et un sentiment apparentés à ceux de Max Stirner. L'individualisme pour lequel Devaldès milite est celui qui libère les faibles des respects suscités par leurs maîtres pour les maintenir en esclavage, — qui les éclaire sur leurs intérêts réels et dénonce les intérêts fictifs qu'on leur a suggérés, — qui n'isole pas l'individu, mais le guide, au contraire, vers l'association, vers une forme de société qui soit sa chose et non pas dont il soit la chose. Ces pages sont toujours d'actualité. Elles méritent d'être lues, méditées, comprises.

CONTES D'UN REBELLE. Préface de Han Ryner. Frontispice d'Edmond Sigrist. Un volume, 176 pages. 5 francs. Franco : 5 fr. 75.

On trouve peu de recueils de contes tels que celui-ci, si toutefois on en trouve. De ces récits, E. Armand a dit : « Leur écriture est d'un écrivain pour de vrai, que n'effraie ni l'audace dans la pensée, ni la crudité dans l'expression. » Devaldès a mis en ce livre l'art au service de la pensée libertaire. Qu'il s'agisse d'histoires vécues, de paraboles ou d'apologues, l'individualisme y florit en un style bref, incisif et débordant d'ironie.

LA CAUSE BIOLOGIQUE ET LA PRÉVENTION DE LA GUERRE. Une brochure, 32 pages. 0 fr. 25.

Dans cet essai de pacifisme scientifique, Manuel Devaldès a condensé le processus de la guerre par surpopulation et brièvement esquissé le système préventif qui, s'il était universellement appliqué, abolirait définitivement les conflits internationaux et la guerre elle-même.

DES CRIS SOUS LA MEULE... suivi de FLEURS DE GUERRE. Préface de G. de Lacaze-Duthiers. Frontispice de Frans Masereel. Portrait de l'auteur. Un volume, 162 pages: 10 francs. Franco: 10 fr. 75.

Ces aphorismes, réflexions et boutades, écrits selon le mode pamphlétaire, dans un style mordant, par un écrivain qui ne mâche pas les vérités, plairont à ceux qui aiment trouver la sertissure de la forme autour d'une pensée profonde. Chacun des *Cris sous la Meule* est un tremplin qui lance leur lecteur en des méditations sans fin. Dans *Fleurs de Guerre*, la seconde partie du volume, sont approfondis, sur le même ton, quelques aspects de la guerre de 1914-1918. Il faut lire ces pages vengeresses et pleines d'intellectualité, véritables coups de massue assénés à quelques canailles bellicistes de marque.

LA MATERNITÉ CONSCIENTE. Un volume. 222 pages. 10 francs. Franco : 10 fr. 75.

Voilà un livre qui fit quelque bruit lors de sa publication. On peut dire de lui que c'est une œuvre d'eugénisme d'avant-garde, le premier livre d'eugénisme radical qui ait paru en France. Il n'a pas encore été égalé. Tout le problème de la « bonne naissance », comme disait Paul Robin, y est développé, avec ses répercussions, en bien ou en mal, selon qu'il est résolu ou non, sur l'individu, la société et le monde entier. Dans une première partie, « Les Idées et les Faits », sont traitées les bases scientifiques de l'eugénisme, l'hérédité normale et morbide, les sources de la criminalité, les rapports de la tare et du génie, l'épuisement de la mère comme facteur de dysgénisme (avec un précieux document statistique à l'appui), la surpopulation comme cause, non seulement de guerre, mais aussi de dégénérescence individuelle et racique; le rôle de la religion dans le dysgénisme, la nécessité de l'éducation sexuelle, la stérilisation comme moyen de purification de la race. Un magistral chapitre sur l'éthique de la maternité consciente termine cette partie. Une des caractéristiques de cet ouvrage consiste en ce que l'auteur, à l'encontre des eugénistes orthodoxes, prouve le rôle effectif joué par le milieu

social défectueux, à côté de l'hérédité morbide, dans la dégénérescence humaine, fait important au point de vue révolutionnaire. Dans une seconde partie, très documentée: « L'Action », sont décrits les efforts faits en certains pays en faveur de la bonne naissance.

CROITRE ET MULTIPLIER, C'EST LA GUERRE !
Préface de Victor Margueritte. Un volume, 320 pages. 15 francs. Franco : 15 fr. 75.

Sous ce titre de combat, Manuel Devaldès a écrit le premier ouvrage qui traite du pacifisme scientifique. De ce livre, on peut dire qu'il est unique, car on chercherait en vain, dans le monde entier, un ouvrage exposant scientifiquement le déterminisme de la guerre, et déduisant de la cause même de celle-ci les moyens propres à l'abolir. « Croître et multiplier, c'est la guerre: axiome irréfutable », dit Victor Margueritte dans une éloquente préface. « Jamais, depuis la fameuse attestation de Malthus, plus éclatante vérité n'a été plus scientifiquement démontrée ». En 320 pages abondamment documentées, après avoir fait ressortir l'ignorance générale des vraies causes de la guerre, Devaldès décrit le processus biologique, économique et psychologique de cette dernière, en la prenant à sa source : la surpopulation. A l'appui de sa thèse, il cite de nombreux et probants exemples, notamment, magistralement traités, celui de la surpopulation européenne et sa conséquence, la guerre de 1914-1918; celui de la surpopulation asiatique et des conflits du Pacifique. La surpopulation italienne est longuement traitée et l'auteur fait prévoir la guerre que l'Italie mène actuellement contre l'Ethiopie. Enfin l'unique moyen de salut dont dispose l'humanité y est amplement exposé. Chacun doit lire ce livre qui sera une révélation pour la plupart. Avec lui, on ne peut plus ignorer la cause de la guerre. Il marque une étape décisive dans la construction de la paix entre les peuples.

LA GUERRE DANS L'ACTE SEXUEL. Une plaquette, 32 pages. 2 francs.

Manuel Devaldès, ayant établi que la cause de la guerre est dans la surpopulation, se demande maintenant : Quelle est la cause de la surpopulation ? Procédant à l'analyse psychologique de l'acte sexuel, il découvre dans certains sentiments de l'homme à l'égard de la femme, la cause qu'il recherchait. Ainsi voyons-nous la guerre sourdre de l'acte sexuel même. Cet écrit est un utile complément de *Croître et multiplier, c'est la Guerre !*

PERMANENCE. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis que nous pouvons, à partir du premier Mai, établir une permanence tous les jours, de 9 heures à midi, 39, rue de Bretagne.

Pour les camarades de province, l'après-midi sur rendez-vous.

Les samedis toute la journée de 9 heures à 20 heures.

Toute demande de renseignements doit toujours être accompagnée d'un timbre de 0 fr. 50 pour la réponse.